a Lignée des
oètes Français
XIXe Siècle

PQ
1165
B65

Ch. Bonnier

LA LIGNÉE DES POÈTES FRANÇAIS AU XIXE SIÈCLE

PAR

CHARLES BONNIER

OXFORD
AT THE CLARENDON PRESS
MCMII

PQ
1165
B65

HENRY FROWDE, M.A.
PUBLISHER TO THE UNIVERSITY OF OXFORD
LONDON, EDINBURGH
NEW YORK

LIBRARY
JAN 8 1962
UNIVERSITY OF TORONTO
779881

POUR EXPLIQUER

Tantum juris habet quantum potentiā valet.

SPINOZA.

LES Anthologies, ne sont-ce pas fleurs essemées, jetées à la volée, que le public met à de quelconques boutonnières, marguerite ou orchidée? 'Flat ubi vult,' fut jusqu'ici la devise des Éditeurs — race infâme; on dirait voir, comme dans le conte d'Hawthorne, une végétation souffrante, avec cet éclat fauve et malade de créatures de serre-chaude. Quelle initiative pourtant serait-ce de suivre la sève, la voir se répandre en multiples canaux, sous l'impulsion d'un courant — deviné certes, charmant d'autant plus? Ceci comme essai.

Ni dates, ni détails contingents qui peu importent. Un seul, parmi les poètes, a cru devoir fournir son acte de naissance: 'Ce siècle avait deux ans!' — Il reste à l'état civil comme sonorité. Pour d'autres, c'est la lignée qui compte, hors du temps et de l'espace historiques: un rayon inspiré, une émotion de rythme, les classent dans

les spirituelles limites. Même de leur œuvre — pour leur d'Hozier — certains poèmes, deux vers parfois, sont manifestes, seuls, anneaux d'une chaîne ininterrompue, soudée par le frisson du contact.

C. B.

EN haut de l'arbre, des feuilles balayées de grands souffles, comme un écho de chaînes brisées, de traditions rompues : c'est Lamartine *à la grande allure rêveuse, au bercement mou au point que parfois son cadre rhythmique se disjoint dans l'atmosphère nébuleuse. Avec des rappels de* Chénier — *la jeunesse en moins — sa poésie, d'élans en élans, se dissout. C'est la 'Chute d'un ange,' mais tombé dans les nuages. Si vague lui-même, pouvait-il créer une lignée ; à peine si cette corde de lyre usee se gonfle encore en* Laprade *ou* Brizeux. *Un seul accent se répercute : l'éminente dignité du poète.*

IL est, parmi les fils les plus doux de la femme,
Des hommes dont les sens obscurcissent moins l'âme,
Dont le cœur est mobile et profond comme l'eau,
Dont le moindre contact fait frissonner la peau,
Dont la pensée, en proie à de sacrés délires,
S'ébranle au doigt divin, chante comme des lyres,
Mélodieux échos semés dans l'univers
Pour comprendre sa langue et noter ses concerts :

C'est dans leur transparente et limpide pensée
Que l'image infinie est le mieux retracée
Et que la vaste idée où l'Eternel se peint
D'ineffables couleurs s'illumine et se teint !
Ceux-là, fuyant la foule et cherchant les retraites,
Ont avec le désert des amitiés secrètes ;
Sur les grèves des flots en égarant leurs pas,
Ils entendent des voix que nous n'entendons pas :

* * * * * *

Écoutez-les prier, car ils sont vos prophètes.

(*Chute d'un Ange.* Huitième Vision.)

*SAINTE-BEUVE, chercheur de routes intellectuelles, avait discerné avec son flair subtil 'au sein de la fraternité première' du cénacle les deux courants qui allaient se séparer. Plutôt le fluide discret, la vibration dernière et étouffée de la lyre de Lamartine, que sa pensée pauvre, vont produire, diamants tombés dans l'eau, des cercles légers avec des scintillations de lune. Cette faible trace de lumière discrète résiste par sa fluidité même et sa souplesse au contact du monde ; on pourra la suivre, discrète et blanche apparition, dans les œuvres premières d'*Alfred de Vigny. *C'est le ruisseau qui coule, loin des regards des foules, en des vallées choisies, frais asiles. Plus tard ce miroir exquis*

reflètera des pensées hautes et sombres, mais à sa source il n'est qu'eau pure et argentée. En Eloa —

TOUTE parée, aux yeux du Ciel qui la contemple,
Elle marche vers Dieu comme une épouse au temple,
Son beau front est serein et pur comme un beau lis,
Et d'un voile d'azur il soulève les plis ;
Ses cheveux, partagés comme des gerbes blondes,
Dans les vapeurs de l'air perdent leurs molles ondes,
Comme on voit la comète errante dans les cieux
Fondre au sein de la nuit ses rayons glorieux ;
Une rose aux lueurs de l'aube matinale
N'a pas de son teint frais la rougeur virginale ;
Et la lune, des bois éclairant l'épaisseur,
D'un de ses doux regards n'atteint pas la douceur.
Ses ailes sont d'argent ; sous une pâle robe,
Son pied blanc tour à tour se montre et se dérobe,
Et son sein agité, mais à peine aperçu,
Soulève les contours du céleste tissu.
C'est une femme aussi, c'est une ange charmante;
Car ce peuple d'esprits, cette famille aimante,
Qui, pour nous, près de nous, prie et veille toujours,
Unit sa pure essence en de saintes amours :
L'archange Raphaël, lorsqu'il vint sur la terre,
Sous le berceau d'Éden conta ce doux mystère.
Mais nulle de ces sœurs que Dieu créa pour eux
N'apporta plus de joie au ciel des Bienheureux.

(*Eloa*, Fragment.)

CE flot, contenu en A. de Vigny *par le calme souverain de la pensée (ce Père la Pensée, comme disait* Barbey d'Aurévilly), *s'épanche en cette œuvre poignante entre toutes de la grande* Marceline, *sans que les larmes effacent pourtant le rythme délicat, inouï jusque-là (peut-être un écho en* Chénier), *d'une pensée de femme. Sa douleur — si poignante qu'elle fût — reste éminente d'art et de naïveté, et ira joindre une autre source de vie dans le* Verlaine *de Sagesse. Oh ! ces sources souterraines, si fraîches, de l'intérieur ! Comme dans le conte arabe, la larme pénètre le diamant qui entoure cette nouvelle eau, la plus précieuse, de sa muraille finement taillée. Amante, mère : ses sentiments sont relevés par cette âpre distinction, cette manifestation la plus haute de la beauté, suivant* E. A. Poe : *la tristesse, le navrement des madones dans les primitifs.*

PARDONNEZ-MOI, Seigneur, mon visage attriste,
Mais, sous le front joyeux, vous aviez mis les larmes :
Et de vos dons, Seigneur, ce don seul m'est resté.

C'est le moins envié, c'est le meilleur, peut-être.
Je n'ai plus à mourir à mes liens de fleurs.
Ils vous sont tous rendus, cher auteur de mon être,
Et je n'ai plus à moi que le sel de mes pleurs.

Les fleurs sont pour l'enfant, le sel est pour la femme ;
Faites-en l'innocence et trempez-y mes jours.
Seigneur, quand tout ce sel aura lavé mon âme,
Vous me rendrez un cœur pour vous aimer toujours.

Tous mes étonnements sont finis sur la terre,
  Tous mes adieux sont faits, l'âme est prête à jaillir
Pour atteindre à ses fruits protégés de mystère
  Que la pudique mort a seule osé cueillir.

O Sauveur ! soyez tendre au moins à d'autres mères
  Par amour pour la vôtre et par pitié pour nous,
Baptisez leurs enfants de nos larmes amères
  Et relevez les miens tombés à vos genoux.

A CÔTÉ — si loin — sur la rue les tintamarres et les fanfares des lutteurs. Hugo *paraît, panaché et armé comme son héraut de Cromwell, brisant les rythmes anciens et en jetant les morceaux, après les avoir marqués de son poinçon de bon armurier. Ainsi l'épée dans* Hérédia :

Car elle porte au creux de sa brillante gorge,
  Comme une noble dame un joyau, le poinçon
De Julian del Rey, le prince de la forge.

Que choisir dans ce flot de vocables qui couvre pendant des générations la plage de la poésie française, pierres lourdes, diamants fins, pêle-mêle, sinon la lueur la plus rare du verbe isolé, enveloppé comme Ève du seul éclat de sa chair ?

ÈVE offrait au ciel bleu sa sainte nudité,
  Ève blonde admirait l'aube, sa sœur vermeille.

* * * * * *

Chair de la femme ! argile idéale ! ô merveille !
Ô pénétration sublime de l'esprit
Dans le limon que l'Être ineffable pétrit !
Matière où l'âme brille à travers son suaire !
Boue où l'on voit les doigts du divin statuaire !
Fange auguste appelant le baiser et le cœur,
Si sainte, qu'on ne sait, tant l'amour est vainqueur,
Tant l'âme est vers ce lit mystérieux poussée,
Si cette volupté n'est pas une pensée,
Et qu'on ne peut, à l'heure où les sens sont en feu,
Étreindre la beauté sans croire embrasser Dieu !

* * * * * *

(*Légende des Siècles.* I. 'Sacre de la Femme.')

OU parfois, comme un pli de manteau somptueux, le lieu-commun grandiose à l'énorme bordure d'or :

EH bien ! oubliez-nous, maison, jardins, ombrages !
Herbe, use notre seuil ! ronce, cache nos pas !
Chantez, oiseaux ! ruisseaux, coulez ! croissez, feuillages !
Ceux que vous oubliez ne vous oublieront pas.

Car vous êtes pour nous l'ombre de l'amour même !
Vous êtes l'oasis qu'on rencontre en chemin !
Vous êtes, ô vallon, la retraite suprême
Où nous avons pleuré nous tenant par la main !

Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,
L'une emportant son masque et l'autre son couteau ;

Comme un essaim chantant d'histrions en voyage
Dont le groupe décroît derrière le coteau !

* * * * * *

Quand notre âme en rêvant descend dans nos entrailles,
Comptant dans notre cœur, qu'enfin la glace atteint,
Comme on compte les morts sur un champ de batailles,
Chaque douleur tombée et chaque songe éteint,

Comme quelqu'un qui cherche en tenant une lampe,
Loin des objets réels, loin du monde rieur,
Elle arrive à pas lents par une obscure rampe
Jusqu'au fond désolé du gouffre intérieur;

Et là, dans cette nuit qu'aucun rayon n'étoile,
L'âme, en un repli sombre où tout semble finir,
Sent quelque chose encor palpiter dans un voile,
C'est toi qui dors dans l'ombre, ô sacré souvenir !

(*Rayons et Ombres*, 'Tristesse d'Olympio.'

QUI fera le triage dans cette mine ouverte? L'atelier romantique se remplit de forgerons : parmi eux Gautier, *le bon compagnon, qui forge l'or pour en orner des formes choisies, restant parfois en contemplation devant sa statue essentielle de bronze et d'art inéluctable.*

STATUAIRE, repousse
L'argile que pétrit
Le pouce
Quand flotte ailleurs l'esprit ;

Lutte avec le carrare,
  Avec le paroi dur
    Et rare,
Gardiens du contour pur;

Emprunte à Syracuse
  Son bronze où fermement
    S'accuse
Le trait fier et charmant;

D'une main délicate
  Poursuis dans un filon
    D'agate
Le profil d'Apollon.

Peintre, fuis l'aquarelle
  Et fixe la couleur
    Trop frêle
Au four de l'émailleur.

* * * *

Tout passe.—L'art robuste
  Seul a l'éternité:
    Le buste
Survit à la cité:

Et la médaille austère
  Que trouve un laboureur
    Sous terre
Révèle un empereur.

Les dieux eux-mêmes meurent,
Mais les vers souverains
Demeurent
Plus fort que les airains.

Sculpte, lime, cisèle;
Que ton rêve flottant
Se scelle
Dans le bloc résistant!

(L'Art—*Émaux et Camées.*)

LE flot romantique monte, va—semble-t-il—tout couvrir, puis s'enlise dans les sables de l'école du bon sens. Le vocabulaire énorme reste—la vague disparue—mont de cailloux prêt pour les Banville *qui voudront faire des ronds dans l'eau, avant de se perdre au détour de la route, à la recherche des grands parents disparus.*

* * * * * *

IL (Hugo) regarda le monde, et, sachant dans son cœur
Les secrets oubliés du lyrisme vainqueur,
S'écria, plein déjà du céleste délire :
'Je serai l'Harmonie et je serai la Lyre!'
Et, sans faiblir après sous ce sublime effort,
Il dit aux fronts courbés, se sentant assez fort
Pour ourdir à son tour quelque sublime trame :
'Je serai l'Épopée et je serai le Drame!'

* * * * * *

Et, comme un chœur sublime, autour de ce poëte
En qui revit l'orgueil des temps évanouis,
Des poëtes nouveaux se pressent éblouis.
  Les voilà. Ce sont eux, les héros qui délivrent !
J'entends leurs cris d'amour et leurs voix qui m'enivrent,
Et, dans la route sûre où je suivrai leurs pas,
Je vois tous ces vainqueurs de l'ombre et du trépas.
Byron n'est plus ; il dort dans la gloire suprême,
Fier, adoré, superbe, et la Muse elle-même,
De son âme brisée emportant le meilleur,
Baisa le pâle front de ce don Juan railleur.
Lamartine aux beaux yeux, qui charme et qui soupire,
Près du lac frissonnant chante encor son Elvire ;
Les deux Deschamps, brisant la maille et les réseaux,
S'élancent dans l'air libre ainsi que des oiseaux ;
Sainte-Beuve revoit ses maux et nous les conte ;
Vigny, doux et hautain, sous son manteau de comte
Garde pieusement notre orgueil indompté ;
Musset, les yeux brûlants, pâle de volupté,
Sent dans son cœur brisé naître la poésie ;
Barbier rugit ; Moreau célèbre sa Voulzie,
En Valmore Sappho s'éveille et chante encor ;
Delphine, sa rivale, en ses longs cheveux d'or
Triomphe, poëtesse à la toison vermeille ;
Laprade s'est penché sur Psyché qui sommeille ;
Méry taille et sertit, merveilleux joaillier,
Les rubis indiens en un rouge collier ;
Brieux nous a rendu les fiers accents du Celte ;
Sous ses longs cheveux noirs, beau rhapsode au corps svelte,
Gautier, pensif et doux, qui semble un jeune dieu,

Réfléchit l'univers dans sa prunelle en feu,
Et quand Heine, d'un vers joyeux et plein de haine,
Perce les serpents vils de la Bêtise humaine,
On croit voir sur la fange et dans l'impur vallon
Pleuvoir les flèches d'or de son père Apollon.

* * * * * *

O Déesse, âme, esprit, clarté, Muse nouvelle,
Qui renais du passé plus farouche et plus belle,
Toi qui mènes aussi tes enfants par la main,
Charmeresse au grand cœur, montre-moi le chemin.

(*Les Cariatides.* La Voie Lactée.)

EN l'école parnassienne, moule formel, passent trois courants, trois œuvres, dont des fragments en lueurs restent dans le conduit diamanté—tout en influence maladive et subtile. Sainte-Beuve, *grand poète mort jeune, suicidé en critique, donne la première note trouble du beau courant élégiaque, traversé d'un rayon jaune :*

LES dimanches d'Été, le soir, vers les six heures,
Quand le peuple empressé déserte ses demeures
Et va s'ébattre aux champs,
Ma persienne fermée, assis à ma fenêtre,
Je regarde d'en haut passer et disparaître
Joyeux bourgeois, marchands,

Ouvriers en habits de fête, au cœur plein d'aise ;
Un livre est entr'ouvert, près de moi, sur ma chaise :
Je lis ou fais semblant ;

Et les jaunes rayons que le couchant ramène,
Plus jaunes ce soir-là que pendant la semaine,
Teignent mon rideau blanc.

J'aime à les voir percer vitres et jalousie ;
Chaque oblique sillon trace à ma fantaisie
Un flot d'atomes d'or ;
Puis, m'arrivant dans l'âme à travers la prunelle,
Ils redorent aussi mille pensers en elle,
Mille atomes encor.

* * * * * *

Seul, sans mère, sans sœur, sans frère et sans épouse ;
Car qui voudrait m'aimer, et quelle main jalouse
S'unirait à ma main ? . . .
Mais déjà le soleil recule devant l'ombre,
Et les rayons qu'il lance à mon rideau plus sombre
S'éteignent en chemin. . . .

Non, jamais à mon nom ma jeune fiancée
Ne rougira d'amour, rêvant dans sa pensée
Au jeune époux absent ;
Jamais deux enfants purs, deux anges de promesse,
Ne tiendront suspendu sur moi, durant la messe,
Le poêle jaunissant.

Non, jamais, quand la mort m'étendra sur ma couche,
Mon front ne sentira le baiser d'une bouche,
Ni mon œil obscurci
N'entreverra l'adieu d'une lèvre mi-close !
Jamais sur mon tombeau ne jaunira la rose,
Ni le jaune souci !

— Ainsi va ma pensée, et la nuit est venue ;
Je descends, et bientôt dans la foule inconnue
J'ai noyé mon chagrin :
Plus d'un bras me coudoie ; on entre à la guinguette,
On sort du cabaret ; l'invalide en goguette
Chevrotte un gai refrain.

Ce ne sont que chansons, clameurs, rixes d'ivrogne,
Ou qu'amours en plein air, et baisers sans vergogne,
Et publiques faveurs ;
Je rentre ; sur ma route on se presse, on se rue ;
Toute la nuit j'entends se traîner dans ma rue
Et hurler les buveurs.

Les Rayons jaunes. (Poésies de Joseph Delorme.)

L'AUTRE, une sorte de rappel de E. A. Poë, le Boileau romantique, législateur de la beaute etrange et fils naturel de Sainte-Beuve : Baudelaire, *subtil essayeur de rythmes. Les précurseurs avaient refait un seizième siècle ; lui, procède au grand œuvre, décomposant et recréant des formes en son creuset, d'où sortent des vapeurs curieusement attirantes :* les fleurs du mal. *Ce fut là un voyage vertigineux — comme Faust descendant chez les 'mères' — à son* invitation *quelle âme résisterait ?*

L'INVITATION AU VOYAGE

MON enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble

Aimer à loisir,
Aimer et mourir
Au pays qui te ressemble !
Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux
De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

* * * *

Vois sur ces canaux
Dormir ces vaisseaux
Dont l'humeur est vagabonde ;
C'est pour assouvir
Ton moindre désir
Qu'ils viennent du bout du monde.
Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.

Là tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

(*L'Invitation au Voyage.*)

UN dernier legs, lancé à la 'mer des multitudes' par la main dédaigneuse et fine du poète des Destinées, *inspire au Parnasse l'adoration de l'art et le dédain stoïque du succès vulgaire ; un nuage a passé sur le courant, jadis froid et pur, révélant ses profondeurs et ses moires —*

SOUVENIR éternel! gloire à la découverte
Dans l'homme ou la nature égaux en profondeur,
Dans le Juste et le Bien, source à peine entr'ouverte,
Dans l'Art inépuisable, abîme de splendeur !
Qu'importe oubli, morsure, injustice insensée,
Glaces et tourbillons de notre traversée ?
Sur la pierre des morts croît l'arbre de grandeur.

Cet arbre est le plus beau de la terre promise,
C'est votre phare à tous, Penseurs laborieux !
Voguez sans jamais craindre ou les flots ou la brise
Pour tout trésor scellé du cachet précieux.
L'or pur doit surnager, et sa gloire est certaine ;
Dites en souriant comme ce capitaine :
'Qu'il aborde, si c'est la volonté des dieux !'

Le vrai Dieu, le Dieu fort est le Dieu des idées.
Sur nos fronts où le germe est jeté par le sort,
Répandons le savoir en fécondes ondées ;
Puis, recueillant le fruit tel que de l'âme il sort,
Tout empreint du parfum des saintes solitudes,
Jetons l'œuvre à la mer, la mer des multitudes :
— Dieu la prendra du doigt pour la conduire au port.

* * * * * *

(*La Bouteille à la Mer.*)

* * * * * * *

HÉLAS! ai-je pensé, malgré ce grand nom d'Hommes,
Que j'ai honte de nous, débiles que nous sommes!
Comment on doit quitter la vie et tous ses maux,
C'est vous qui le savez, sublimes animaux!
À voir ce que l'on fut sur terre et ce qu'on laisse,
Seul le silence est grand; tout le reste est faiblesse.
— Ah! je t'ai bien compris, sauvage voyageur,
Et ton dernier regard m'est allé jusqu'au cœur!
Il disait: 'Si tu peux, fais que ton âme arrive,
À force de rester studieuse et pensive,
Jusqu'à ce haut degré de stoïque fierté
Où, naissant dans les bois, j'ai tout d'abord monté.
Gémir, pleurer, crier, est également lâche.
Fais énergiquement ta longue et lourde tâche
Dans la voie où le sort a voulu t'appeler,
Puis après, comme moi, souffre et meurs sans parler.'

(*La Mort du Loup.*)

VIVEZ, froide Nature, et revivez sans cesse
Sur nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi;
Vivez, et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi;
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
J'aime la majesté des souffrances humaines;
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

Mais toi, ne veux-tu pas, voyageuse indolente,
Rêver sur mon épaule, en y posant ton front?

Viens du paisible seuil de la maison roulante
  Voir ceux qui sont passés et ceux qui passeront,
Tous les tableaux humains qu'un Esprit pur m'apporte
S'animeront pour toi quand devant notre porte
  Les grands pays muets longuement s'étendront.

Nous marcherons ainsi, ne laissant que notre ombre
  Sur cette terre ingrate où les morts ont passé ;
Nous nous parlerons d'eux à l'heure où tout est sombre,
  Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
À rêver, appuyée aux branches incertaines,
Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines,
  Ton amour taciturne et toujours menacé.

(*La Maison du Berger.*)

DE ce drapeau du Parnasse, qui claque encore au vent, deux maîtres ouvriers se partagèrent l'œuvre : l'un donna à ses plis la lourdeur noire somptueuse de l'orgueil et du dur pessimisme :

UNE muette ardeur, par effluves épais,
  Tombe de l'orbe en flamme où tout rentre et se noie ;
Les formes, les couleurs, les parfums et la joie
Des choses, la rumeur humaine et le soupir
De la mer qui halète et vient de s'assoupir ;
Tout se tait. L'univers embrasé se consume.
Et voici, hors du sol qui se gerce et qui fume,
Une blanche fourmi qu'attire l'air brûlant ;
Puis cent autres, puis mille et mille, et, pullulant

Toujours, des millions encore, qui, sans trève,
Vont à l'assaut de l'homme absorbé dans son rêve,
Debout contre le tronc du vieil arbre moussu,
Et qui s'anéantit dans ce qu'il a conçu.
L'esprit ne sait plus rien des sens ni de soi-même.

Et les longues fourmis, traînant leur ventre blême,
Ondulent vers leur proie inerte, s'amassant,
Circulant, s'affaissant, s'enflant et bruissant
Comme l'ascension d'une écume marine.
Elles couvrent ses pieds, ses cuisses, sa poitrine,
Mordent, rongent la chair, pénètrent par les yeux
Dans la concavité du crâne spacieux,
S'engouffrent dans la bouche ouverte et violette,
Et de ce corps vivant font un roide squelette,
Planté sur l'Himavat comme un Dieu sur l'autel,
Et qui fut Valmiki, le poète immortel,
Dont l'âme harmonieuse emplit l'ombre où nous sommes
Et ne se taira plus sur les lèvres des hommes.

(LECONTE DE LISLE, *Poèmes antiques.*)

L'AUTRE, conquistador, sculpta la hampe et la planta d'un geste superbe et unique sur un pic rude, au coucher du soleil

* * * * * *

ET tous les Conquérants, dans un morne silence,
Sur le col des chevaux laissant pendre la lance,
Ayant considéré mélancoliquement
Et le peu qu'ils étaient et ce grand armement,

Pâlirent.—Mais Pizarre, arrachant la bannière
Des mains de Gabriel Rojas, d'une voix fière :
—' Pour Don Carlos, mon maître, et dans son Nom Royal,
Moi, François Pizarro, son serviteur loyal,
En la forme requise et par devant Notaire,
Je prends possession de toute cette terre ;
Et je prétends de plus que si quelque rival
Osait y contredire, à pied comme à cheval,
Je maintiendrai mon droit et laverai l'injure ;
Et par mon saint patron, Don François, je le jure ! '—
Et ce disant, d'un bras furieux, dans le sol
Qui frémit, il planta l'étendard espagnol
Dont le vent des hauteurs qui soufflait par rafales
Tordit superbement les franges triomphales.

* * * * * *

Cependant les soldats restaient silencieux,
Éblouis par la pompe imposante des cieux.

Car derrière eux, vers l'ouest, où sans fin se déroule
Sur des sables lointains la Pacifique houle,
En une brume d'or et de pourpre, linceul
Rougi du sang d'un Dieu, sombrait l'antique Aïeul
De celui qui régnait sur ces tentes sans nombre.
En face, la sierra se dressait haute et sombre.
Mais quand l'astre royal dans les flots se noya,
D'un seul coup, la montagne entière flamboya
De sa base au sommet, et les ombres des Andes,
Gagnant Caxamarca, s'allongèrent plus grandes.
Et tandis que la nuit, rasant d'abord le sol,
De gradins en gradins haussait son large vol,

La mourante clarté, fuyant de cime en cime,
Fit resplendir enfin la crête plus sublime ;
Mais l'ombre couvrit tout de son aile. Et voila
Que le dernier sommet des pics étincela,
Et s'éteignit.

Alors, formidable, enflammée
D'un haut pressentiment, tout entière, l'armée,
Brandissant ses drapeaux sur l'occident vermeil,
Salua d'un grand cri la chute du Soleil.

(José-Maria de Hérédia, *Les Conquerants de l'Or.*)

AU dernier degré de l'arbre — en haut, en bas ? ils se rejoignent certes — ce qu'on a appelé (quelques journalistes) l'École décadente. Terme juste, oui, dans le sens de rayons plus pâles, rasant la terre 'slanting'—"très automne, bien soleil couchant," disait l'un d'eux.

Et ici ils se présentent tous deux—annonciateurs — les échappés du Parnasse, dont ils 'signifièrent' la forme : Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, *deux maitres, l'un des suggestions, l'autre des échos. — Comme E. A. Poë, Mallarme nie ce qu'on appelle vulgairement la 'réalité' ; il affirme :*

'Que ce pays n'exista pas.'

(*Prose pour des Esseintes.*)

Seul, est manifeste 'l'hymne des cœurs spirituels,'

avec le 'garde-fou' de la phrase 'essensifiee' mis entre le poète et la foule :

Du sol et de la nue hostiles, ô grief!
Si notre idée avec ne sculpte un bas-relief
Dont la tombe de Poe éblouissante s'orne,

Calme bloc ici-bas chu d'un désastre obscur,
Que ce granit du moins montre à jamais sa borne
Aux noirs vols du Blasphème épars dans le futur.

(*Le Tombeau d'Edgar Poe.*)

Le poète restera pris dans :

' Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui.'

* * * * * *

UN cygne d'autrefois se souvient que c'est lui
Magnifique, mais qui sans espoir se délivre
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son col secouera cette blanche agonie
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,
Il s'immobilise au songe froid de mépris
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne.

Et il ne s'éveillera que dans la lumière de son rêve :

* * * * * *

Ô BORDS siciliens d'un calme marécage
Qu'à l'envi des soleils ma vanité saccage,
Tacite sous les fleurs d'étincelles, *Contez*
' Que je coupais ici les creux roseaux domptés
Par le talent ; quand, sur l'or glauque de lointaines
Verdures, dédiant leur vigne à des fontaines,
Ondoie une blancheur animale au repos :
Et qu'au prélude lent où naissent les pipeaux,
Ce vol de cygnes, non ! de naïades se sauve
Ou plonge . . . '
Inerte, tout brûle dans l'heure fauve
Sans marquer par quel art ensemble détala
Trop d'hymen souhaité de qui cherche le *la* :
Alors m'éveillerai-je à la ferveur première,
Droit et seul, sous un flot antique de lumière,
Lys ! et l'un de vous tous pour l'ingénuité . . .

(*L'Après-midi d'un Faune.*)

PAUL VERLAINE *reconstruisit, sous ' le mécanisme rigide de l'hexamètre,' la chaîne légère des echos, subtil dégel qui dessoude la banquise de la syntaxe ; flot gai, puéril, et charmant qui bat la pensée :*

* * * * * *

CAR nous voulons la Nuance encor,
Pas la couleur, rien que la nuance !

Oh ! la nuance seule fiance
Le rêve au rêve et la flûte au cor !

Prends l'éloquence et tords-lui son cou !
Tu feras bien, en train d'énergie,
De rendre un peu la Rime assagie,
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où ?

* * * * *

De la musique encore et toujours !
Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure
Éparse au vent crispé du matin
Qui va fleurant la menthe et le thym . . .
Et tout le reste est littérature.

(*Jadis.*)

BOURNEMOUTH.

* * * * * *

SOLITUDE du cœur dans le vide de l'âme,
Le combat de la mer et le vent de l'hiver,
L'orgueil vaincu, navré, qui râle et qui déclame,
Et cette nuit où rampe un guet-apens infâme,
Catastrophe flairée, avant-goût de l'Enfer !

Voici trois tintements comme trois coups de flûtes,
Trois encor, trois encor ! L'Angélus oublié

Se souvient, le voici qui dit : ' Paix à ces luttes !
Le Verbe s'est fait chair pour relever tes chutes,
  Une vierge a conçu, le monde est délié ! '

Ainsi Dieu parle par la voix de Sa Chapelle
  Sise à mi-côte, à droite et sur le bord du bois . . .
Ô Rome, ô Mère ! Cri, geste qui nous rappelle
Sans cesse au bonheur seul et donne au cœur rebelle
  Et triste le conseil pratique de la Croix.

La nuit est de velours. L'estacade laissée
  Tait par degrés son bruit sous l'eau qui refluait,
Une route assez droite heureusement tracée
Guide jusque chez moi ma retraite pressée
  Dans ce noir absolu sous le long bois muet. —

(*Amour.*)

UN CONTE.

(Fragment.)

* * * * * *

ENFIN un sot, un infatué de ce temps bête
  (Dont l'esprit au fond consiste à boire de la bière),
Et par-dessus tout une folle tête inquiète,
  Un cœur à tous vents, vraiment et vilement sincère.

Mais sans doute, et moi j'inclinerais fort à le croire,
  Dans quelque coin discret et sûr de ce cœur-même,
Il avait gardé comme qui dirait la mémoire
  D'avoir été de ces petits enfants que Jésus aime.

Avait-il, — et c'est vraiment plus que vraisemblable,
  Conservé dans le sanctuaire de sa cervelle

Votre nom, Marie, et votre titre vénérable,
  Comme un mauvais prêtre ornerait encor sa chapelle?

Ou tout bonnement peut-être qu'il était encore,
  Malgré tout son vice et tout son crime et tout le reste,
Cet homme très simple qu'au moins sa candeur décore
  En comparaison d'un monde autour que Dieu déteste.

* * * * * *

Et le voilà qui s'agenouille et, bien humble, égrène
  Entre ses doigts fiers les grains enflammés du Rosaire,
Implorant de vous, la Mère, la Sainte, et la Reine,
  L'affranchissement d'être ce charnel, ô misère!

(*Amour.*)

DEUX apparitions surgissent (ils furent deux, je le maintiens), comme en ces 'quadrillas' où défilent en lumière devant la foule par groupes les lutteurs; Jules Laforgue, *cassant les vitres d'un geste adorablement jeune pour laisser tomber un jour gai et fou sur la phrase blanche de lumière:*

'Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui'
(*Mallarmé*)

avec un rayon de lune qui danse, bergamasque et légendaire . . .

AU LARGE.

COMME la nuit est lointainement pleine
  De silencieuse infinité claire!

Pas le moindre écho des gens de la terre
Sous la Lune méditerranéenne !

* * * * *

Au-delà des cris choisis des époques,
Au-delà des sens, des larmes, des vierges,
Voilà quel astre indiscutable émerge,
Voilà l'immortel et seul soliloque !

Et toi, là-bas, pot-au-feu, pauvre Terre !
Avec tes essais de mettre en rubriques
Tes reflets perdus du Grand Dynamique,
Tu fais un métier, ah ! bien sédentaire !

(*L'Imitation de Notre-Dame la Lune.*)

COMPLAINTE

SUR CERTAINS ENNUIS.

UN couchant des Cosmogonies !
Ah ! que la vie est quotidienne . . .
Et, du plus vrai qu'on se souvienne,
Comme on fut piètre et sans génie, . . .

* * * * *

On voudrait saigner le silence,
Secouer l'exil des causeries ;
Et non ! ces dames sont aigries
Par des questions de préséance.

Elles boudent là, l'air capable.
Et, sous le ciel, plus d'un s'explique

Par quel gâchis suresthétique
Ces êtres là sont adorables.

Justement, une nous appelle,
Pour l'aider à chercher sa bague,
Perdue (où dans ce terrain vague ?) :
Un souvenir d'*Amour*, dit-elle !

Ces êtres-là sont adorables.

ARTHUR RAIMBAUD, *celui-là plus étonnant encore. En quelques années, quelques bonds, il franchit l'espace métrique, jette des couleurs aux sons, brisant les rythmes, créant des sonorités inouïes, puis, disparaît : brusque hantise de ceux qui l'ont lu ; moitié la plus rare de celui qui le connut,* Verlaine.

MA BOHÊME.

JE m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot aussi devenait idéal ;
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;
Oh ! la ! la ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.
— Petit Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse ;
— Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou.

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur!

VOYELLES.

A NOIR, *E* blanc, *I* rouge, *U* vert, *O* bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.
A, noir corset velu de mouches éclatantes
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles,

Golfe d'ombre; *E*, candeur des vapeurs et des tentes,
Lance des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes;

U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux;

O, suprême Clairon plein de strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges:
— O, l'oméga, rayon violet de ses Yeux!

ÉTERNITÉ.

ELLE est retrouvée,
Quoi ? l'éternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil.

Âme sentinelle,
Murmurons l'aveu,
De la nuit si nulle
Et du jour en feu.

Des humains suffrages,
Des communs élans,
Donc tu te dégages :
Tu voles selon . . .

Jamais l'espérance ;
Pas d'*orietur*.
Science avec patience . . .
Le supplice est sûr.

De votre ardeur seule,
Braises de satin,
Le devoir s'exhale
Sans qu'on dise : enfin.

Elle est retrouvée.
Quoi ? L'éternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil.

COMME, en l'activité humaine, il est certaines parties, membres qui n'agissent ni ne se manifestent, ainsi en la forme poétique le vers dit libre, 'polymorphe,' revèle le rythme sous tous ses aspects, la songerie en toute sa souplesse, que figeait l'ancien mètre en un unique cadre, de dorure défraîchie. Certains — M. Gustave Kahn — *essayèrent d'un doigté rapide de parcourir le clavier, en laissant çà et là des harmonies fondamentales :*

* * * * * *

VOIX de l'heure implacable et lente,
Timbre avertisseur du passé,
Encore un lourd pan de l'attente
Qui s'est écroulé fracassé !

Rien dans le passé, rien dans le présent . . .
Encore un lambeau d'heure évanouie !
Un semblant qui s'en va des printemps séduisants,
Un départ, un baiser, une note inouïe.

Oh ! le douloureux infini
Qu'on ressent aux larges musiques
Au-delà des clartés plastiques,
Dans les puissances mécaniques,
Oh ! le douloureux infini !

Rien dans l'avenir, rien dans le remords !
Le cœur est blessé d'une flèche étrange ;
Un désir pénétrant et vague qui le mord,
Concert inexpliqué qu'un accord bref dérange !

* * * * * * *

CHANTONNE lentement et très bas... mon cœur pleure...
Tristement, doucement, plaque l'accord mineur;
Il fait froid, il pâlit quelque chose dans l'heure...
Un vague très blafard étreint l'âpre sonneur.
Arrête-toi... c'est bien... mais ta voix est si basse?...
Trouves-tu pas qu'il est sourd comme un épais sanglot?
Chantonne lentement, dans les notes il passe
Vrillante! l'âcreté d'un malheur inéclos.
Encore la chanson s'allanguit... mon cœur pleure;
Des noirs accumulés s'estompent les flambeaux.
Ce parfum trop puissant et douloureux qu'il meure
Chant si lourd à l'alcôve ainsi qu'en un tombeau.
D'où donc ce frisselis d'émoi qui me pénètre,
D'où, très mesurément, ce rythme mou d'andante?
Il circule là-bas, aux blancheurs des fenêtres,
De bougeuses moiteurs, des ailes succédantes.

Assez! laisse expirer la chanson... mon cœur pleure;
Un bistre rampe autour des clartés. Solennel
Le silence est monté lentement; il apeure
Les bruits familiers du vague pérennel.
Abandonne... que sons et que parfums se taisent!
Rythme mélancolique et poignant!... Oh! douleur,
Tout est sourd et grisâtre et s'en va! — Parenthèse,
Ouvres-tu l'infini d'un éternel malheur?...

(*Mélopées.*)

DANS cette libre veine devait couler un jeune sang ; ne l'a-t-on pas, avec une négligence précieuse, dans M. Moréas, *rattachée à la littérature romane, chante-fables, cantilènes, 'ingénues' inspirations qui se joignent à leur date spirituelle ?*

ET j'irai le long de la mer éternelle
Qui bave et gémit en les roches concaves,
En tordant sa queue en les roches concaves ;
J'irai tout le long de la mer éternelle.

Je viendrai déposer, ô mer maternelle,
Parmi les varechs et parmi les épaves,
Mes rêves et mon orgueil, mornes épaves,
Pour que tu les berces, ô mer maternelle.

Et j'écouterai les cris des alcyons
Dans les cieux plombés et noirs comme un remords,
Leurs cris dans le vent aigu comme un remords.

Et je pleurerai comme les alcyons,
Et je cueillerai, triste jusqu'à la mort,
Les lys des sables pâles comme la mort.

NEVER MORE.

LE gaz pleure dans la brume,
Le gaz pleure, tel un œil.
— Ah ! prenons, prenons le deuil
De tout cela que nous eûmes.

L'averse bat le bitume,
  Telle la lame l'écueil.
  — Et l'on lève le cercueil
De tout cela que nous fûmes.

Ô n'allons pas, pauvre sœur,
  Comme un enfant qui s'entête,
  Dans l'horreur de la tempête,

Rêver encor de douceur,
  De douceur et de guirlandes.
  — L'hiver fauche sur les landes.

(*Cantilènes.*)

L'INVESTITURE.

NOUS longerons la grille du parc,
  À l'heure où la Grande-Ourse décline ;
Et tu porteras — car je le veux —
Parmi les bandeaux de tes cheveux
La fleur nommée asphodèle.

Tes yeux regarderont mes yeux ;
À l'heure où la Grande-Ourse décline. —
Et mes yeux auront la couleur
De la fleur nommée asphodèle.

Tes yeux regarderont mes yeux,
Et vacillera tout ton être,
Comme le mythique rocher
Vacillait, dit-on, au toucher
De la fleur nommée asphodèle.

CHANSON.

LES courlis dans les roseaux !
(Faut-il que je vous en parle,
Des courlis dans les roseaux ?)
O vous joli' Fée des eaux.

Le porcher et les pourceaux !
(Faut-il que je vous en parle,
Du porcher et des pourceaux ?)
O vous joli' Fée des eaux.

Mon cœur pris en vos réseaux !
(Faut-il que je vous en parle,
De mon cœur en Vos réseaux ?)
O vous joli' Fée des eaux.

JE naquis au bord d'une mer dont la couleur passe
En douceur le saphir oriental. Des lys
Y poussent dans le sable, ah, n'est-ce ta face
Triste, les pâles lys de la mer natale ;
N'est-ce ton corps délié, la tige allongée
Des lys de la mer natale !

O amour, tu n'eusses souffert qu'un désir joyeux
Nous gouvernât ; ah, n'est-ce tes yeux
Le tremblement de la mer natale !

UNE JEUNE FILLE PARLE.

LES fenouils m'ont dit : Il t'aime si
Follement qu'il est à ta merci ;
Pour son revenir va t'apprêter.
— Les fenouils ne savent que flatter !
Dieu ait pitié de mon âme.

Les pâquerettes m'ont dit : Pourquoi
Avoir remis ta foi dans sa foi ?
Son cœur est tanné comme un soudard.
— Pâquerettes, vous parlez trop tard !
Dieu ait pitié de mon âme.

Les sauges m'ont dit : Ne l'attends pas,
Il s'est endormi dans d'autres bras.
— O sauges, tristes sauges, je veux
Vous tresser toutes dans mes cheveux.
Dieu ait pitié de mon âme.

(*Le Pèlerin passionné.*)

EN chacune des manifestations poétiques, en France, une note plus tendre — une note à la Valmore — *retentit ; le nouveau mouvement, en* Marie Krysinska, *eut cet accent rare, plus profond dans sa molle cadence que certains appels bruyants ; venu — dirait-on — de source souterraine.*

SUITES D'ORCHESTRE.

CHANTEZ et pleurez,
Les orgues les belles !

Pour les âmes souffrantes, pour les âmes tremblantes,
Pour les âmes blessées de peine muette,
Pour les âmes saignant sous les pudiques mains
De la mélancolie, sœur chère qui les recèle,
Chantez et pleurez,
Les orgues les belles !

C'est d'abord l'hosanna des calmes voix unies :
Soprano juvénile et fervent contralto,
La prière de douceur ingénue
Qui plane comme une mouette aux larges plumes blanches
Au-dessus des tourmentes marines — dans la nue.

Mais en soupirs pressés, haletants d'émoi,
Voici courir les fraîches notes du hautbois,
Comme par un matin tendre de printemps
Dans les jeunes branches d'arbres court le vent.

Les flûtes pastorales ont le rire léger
Des cascades, sous les feuilles nouvelles
Où les colombes vont boire ;
Tandis qu'au firmament, clair comme leurs ailes,
Luit un soleil joyeux aux longs rayons de gloire.
Et les cors brament les hallalis
Des poursuites dans les forêts
Où le cœur éperdu sanglotte à la curée
Des dieux anciens, des rêves abolis.

Puis, violoncelles et violons
Enlacent leurs accords puissants —
Comme en des étreintes de passion
Plus forte que la mort et le temps.

Elles disent, ces cordes saintes,
Le charme de l'Art vainqueur
Asservissant les formes, les sons et les couleurs :
Et par qui nos mains débiles sont armées
Contre le néant de la brillante épée.

* * * * * *

Chantez et pleurez,
Les orgues les belles !
Pour les âmes souffrantes, pour les âmes tremblantes,
Pour les âmes blessées,
Pleurez et chantez.

COMME dans l'Art Dramatique, par son triple effort contre l'irremédiable public, cette Antonia *que l'insuccès magnifia, M.* Édouard Dujardin *alla, un des plus loin, vers cette limite vague où le rythme approche du balbutiement :*

C'ÉTAIT un vol fuyant d'oiseaux ;
Aucun nid ne tenait ces ailes,
Mais très insoucieuses elles
Dans les tièdes brumes des eaux

Allaient, aériens roseaux,
Avec de blanches étincelles ;
C'était un fuyant vol d'oiseaux,
Aucun nid ne tenait ces ailes ;

Libres ailes, en nuls réseaux
L'amour, oiseleur des oiselles,
N'avait, ô frêles demoiselles,
Pris les roseurs de vos museaux ;
C'était un fuyant vol d'oiseaux.

Nous irions deux par les chemins,
Voilés d'une ombre demi-claire,
Aux champs ; l'argentement stellaire,
Hyacinthes, glaïeuls, jasmins,

Rayonnerait dessus nos mains
Son rayonnement séculaire ;
Nous irions deux par les chemins,
Voilés d'une ombre demi-claire ;

Très vagues reflets, bleus, carmins,
Ombrés ors, flamboiement polaire,
Amour, amour, ô voici l'ère
Des glorieux rêvés Demains ;
Nous irions deux par les chemins.

(*Les jeunes Filles* — Rondels.)

RARE poète — M. Vielé-Griffin — *avec, comme écrit* Mallarmé . . . *' un geste, alangui, de songerie, sursautant, de passion, lequel suffit à scander.' Ici, comme en ces grands parcs où, sous des arbres lourds de pensée, coulent des eaux blanches, avec l'apaisement du lac morne où elles aboutissent, et dont elles portent le devenir en leur cours :*

DERNIÈRE CHANSON.

* * * * * *

Ô NUIT épanouie !
Les bras ouverts vers ton baiser qui déifie,
J'ai pleuré d'être seul à t'aimer en silence ;

Ô nuit ! mon âme tremble ;
Qu'il vienne une âme et nous prierons ensemble ;
On pleure d'être seule à t'aimer en silence . . .

Voilà pourquoi, des jours, des mois, et des années,
J'ai marché en chantant dans les foules, menées
Par tout le pauvre leurre impur des désirs vils,
Mendiant quelque écho pour mes rêves d'avril.

Voilà pourquoi, parmi les babils du printemps,
Guettant les cœurs nouveaux et les jeunes moments,
J'ai dit, ainsi que d'autres, qu'il est doux
De vivre et de prier l'Amour aux cheveux roux
Dont l'auréole est comme une chair rayonnée ;
Voilà pourquoi j'ai dit, en l'heure tantôt sonnée,

La douceur d'aller deux par un verger d'enfance,
Pour sentir battre en moi les cœurs de ceux qui s'aiment.
Et pour que vive en eux un peu de mes poèmes,
Car on pleure, ainsi seul à t'aimer en silence.

Mais tu sais que je sais toute parole vaine,
Que ton silence est la seule voie surhumaine,
Et la seule clarté ta ténèbre étoilée
Où l'on entend passer les anges, par volées . . .

Viens, chère, toi la gaieté de tous sourires,
Toi, la douce justice de Vie,
Toi, panacée,
Toi, rayon ou reflet de toute la Pensée,
Ombre du jeune Amour, — le suivant, ou suivie —
Les choses que l'on dit sont futiles, ou pires;
Toi, tu sais le secret, interdit même aux lyres.
La nuit est sur nous en sa joie ineffable ;
Nos baisers et l'écho des poèmes — la gloire ! . . .
— La gloire, où nul n'atteint — ne valent la victoire
De dominer son rêve et le taire à jamais . . .
Hélène, ô l'Évoquée en rythmes innommés,
D'entre les saules gris apparais, Reine fière,
Car voici que se fait muette la prière.

(*Les Cygnes.*)

AURORE.

CLAIRE et pâle, l'aube éclose
Aux plis des collines luit et pose
Son frêle baiser de chose en chose.
— Claire et pâle de chose en chose —
L'aube est pâle comme une qui n'ose ;

Alors on a dit : le jour a peur,
Qu'il envoie une telle avant-courrière ;
Il hésite et s'attarde en arrière ;
Car il ne sait ni qui vit ni qui meurt ;
Le jour a peur . . .

Mais elle a rougi de honte rose,
L'Aurore, comme une qui craint, mais qui ose,
Et, redressant sa svelte taille,
Elle a repoussé le double ventail :
Et, derrière elle, cédant sous l'effort,
Le voile onde et se rompt :
La troupe des nymphes claire plonge et vire,
Sur un seul front,
Du sud au nord,
Poussant tout l'horizon :

Le soleil jaillit comme un chant de lyre !

(*Joies.*)

C'ÉTAIT UN SOIR DE FÉERIES.

C'ÉTAIT un soir de féeries,
De vapeurs enrubanées,
De mauve tendre aux prairies,
En la plus belle de tes années.

Et tu disais — écho de mon âme profonde —
Sous l'auréole qui te sacre blonde,
Et dans le froissement rythmique de soies :
'Tout est triste de joies :
Quel deuil emplit le monde ?
Tout s'attriste de joies.'

Et je t'ai répondu, ce soir de féeries
Et de vapeurs enrubanées :
'C'est qu'en le lourd arôme estival des prairies.
Seconde à seconde,
S'effeuille la plus belle de tes années ;
Un deuil d'amour est sur le monde
De toutes les heures sonnées ! '

(*Joies.*)

DANS mon verger de Mai — je te l'avais dit —
Dans mon verger de Mai toute rose rit,
Le soleil perle en pleurs aux pétales,
Une branche balance une chanson de nid,
La douceur s'éperd des senteurs matinales ;

Dans mon vallon de Mai tout arum s'étire,
Le soleil s'aveugle au miroir mobile,
Un ruisseau roule un rêve en son rire,
Une araignée en les roseaux file,
Un oiseau se mire ;

Sous ma forêt de Mai fleure tout chèvrefeuille,
Le soleil goutte en or par l'ombre grasse,
Un chevreuil bruit dans les feuilles qu'il cueille,
La brise en la frise des bouleaux passe,
De feuille en feuille ;

Par ma plaine de Mai toute herbe s'argente,
Le soleil y luit comme au jeu des épées,
Une abeille vibre aux muguets de la sente,
Des hautes fleurs vers le ru groupées,
La brise en la frise des frênes chante.

(*Les Cygnes.*)

CONSERVANT, même en l'apparente anarchie du vers libre, la trace fière du Parnasse, la poésie de M. Henri de Régnier *semble le trait d'union entre deux époques : avec la répétition identique chère à Poë :*

* * * * * *

IL y a des Sirènes qui chantent et peignent
Leurs cheveux d'algues et qui sont nues ;
Les trois plus belles sont venues
Nager autour de la carène,

On les a vues ;
C'était sur des mers lointaines . . .
Elles ne sont pas revenues,
Mais parfois je crois les entendre
Qui rient et chantent
Et qui reviennent,
Quand le flot est calme et le ciel clair,
Car moi je sais toute la mer !
Elles ont des cheveux d'algues et des lèvres
Peintes selon le pourpre des coraux ;
Une parfois rit et élève
Ses seins de femme au-dessus de l'eau,
Et tend les bras . . .
On dit qu'elles n'existent pas
Ou que leurs torses vils se terminent en queues
D'écailles que le flot fait bleues,
Tandis que leur chevelure semble de l'or,
Au soleil ; on prétend encor
Qu'elles sont méchantes, et que
Leur mystérieux rire endort
En les grottes roses et noires
Avec elles, joue contre joue,
À jamais . . .
Qu'il est mieux de ne pas y croire
Et de les fuir les yeux fermés,
Et qu'il faut clouer à la proue
Leurs figures d'émail et d'or,
En simulacres à la proue !

(Fragment, *L'Homme et la Sirène.*)

AVEC la grasse et forte ampleur d'un tableau flamand, dans l'hallucination des fonds empourprés, comme en un de Groux, *M.* Verhaëren *dépeint l'Époque et le Pays — noirs :*

OH les quartiers rouillés de pluie et leurs grand'rues !
Et les femmes et leurs guenilles apparues,
Et les squares, où s'ouvre, en des caries
De plâtras blanc et de scories,
Une flore pâle et pourrie.
Aux carrefours, porte ouverte, les bars :
Étains, cuivres, miroirs hagards,
Dressoirs d'ébène et flacons fols
D'où luit l'alcool
Et son éclair vers les trottoirs.
Et des pintes qui tout à coup rayonnent,
Sur le comptoir, en pyramides de couronnes ;
Et des gens soûls, debout,
Dont les larges langues lappent, sans phrases,
Les ales d'or et le whisky, couleur topaze.

* * * * * *

Ici : entre des murs de fer et de pierre,
Soudainement se lève, altière,
La force en rut de la matière :
Des mâchoires d'acier mordent et fument ;
De grands marteaux monumentaux

Broient des blocs d'or, sur des enclumes,
Et, dans un coin, s'illuminent les fontes
En brasiers tors et effrénés qu'on dompte.

Là-bas : les doigts méticuleux des métiers prestes,
À bruits menus, à petits gestes,
Tissent des draps, avec des fils qui vibrent
Légers et fins comme des fibres.
Au long d'un hall de verre et fer,
Des bandes de cuir transversales
Courent de l'un à l'autre bout des salles,
Et les volants larges et violents
Tournent, pareils aux ailes dans le vent
Des moulins fous, sous les rafales.
Un jour de cour avare et ras
Frôle, par à travers les carreaux gras
Et humides d'un soupirail,
Chaque travail.
Automatiques et minutieux,
Des ouvriers silencieux
Règlent le mouvement
D'universel tictacquement
Qui fermente de fièvre et de folie
Et déchiquette, avec ses dents d'entêtement,
La parole humaine abolie.

(*Les Usines. Les Villes tentaculaires.*)

* * * * *

LES gens d'ici
Ont du malheur — et sont soumis.

Et leurs troupeaux rêches et maigres
Par les chemins râpés et par les sablons aigres
Également sont les chassés
Aux coups de fouet inépuisés,
Des famines qui exterminent :
Moutons dont la fatigue à tout caillou ricoche,
Bœufs qui meuglent vers la mort proche,
Vaches hydropiques et lourdes
Aux pis vides comme des gourdes,
Et les ânes avec la mort crucifiée
Sur leurs côtes scarifiées.

* * * * *

Ainsi s'en vont bêtes et gens d'ici
Par le chemin de ronde
Qui fait dans la détresse et dans la nuit
Immensément le tour du monde,
Venant, dites, de quels lointains,
Par à travers les vieux destins,
Passant les bourgs et les bruyères
Avec, pour seul repos, l'herbe des cimetières,
Allant, roulant, faisant des nœuds
De chemins noirs et tortueux,
Hiver, automne, été, printemps,
Toujours lassés, toujours partants,
De l'infini pour l'infini.

(*Les Campagnes hallucinées. Le Depart.*)

JADIS, les fils de famille allaient aux îles, avec un pécule, viatique fourni par la famille, suivis de hardis compagnons : ceux-ci, Raimbaud *et* Laforgue, *ont jeté au vent l'héritage des siècles, mais ils ont fondé des colonies d'art. Sur la nouvelle Poesie — comme une France Nouvelle — passent des brises anciennes parfois, mais le sol est vierge, les instruments sont neufs et — battant la côte — chante la mer des rythmes . . .*

À LA MÉMOIRE DE

STÉPHANE MALLARMÉ

SUR LA RIME

Tu feras bien, en train d'énergie,
De rendre un peu la Rime assagie,
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où.
VERLAINE, *Art poétique.*

L'INSTRUMENT poétique par lequel les poètes français ont triomphé — ce signe — c'est la Rime. Malgré ceux qui ont protesté contre sa tyrannie, elle est essentielle à la métrique française; les tentatives à la Baïf — j'entends de quantité — se briseront toujours contre la nature même du mot vivant, par lui-même plus riche de possibilités que le mot allemand — masse sourde — ou le verbe anglais — teinte rapide.

Trop grossier pour nos vocables est même — semble-t-il — le mètre antique, donnant une valeur fixe à des syllabes qui varient, leur imprimant une seule polarisation: or cette direction est, en la poésie française, donnée par la rime, pas plus tyrannique certes qu'un aimant, qu'on peut déplacer.

Est-ce — cette rime — une Divinité, telle que l'a adorée Banville, ou — plus scientifiquement — la satisfaction d'un besoin de répétition ? La rime est appelée par l'oreille, écho d'un son déjà entendu et plaisant. Rythme et rime — ne sont-ce pas deux degrés de répétition : l'une d'un mouvement, d'un son l'autre ?

Écho, la rime est, comme lui, soumise aux mesures d'espace — particulièrement au souvenir du son. Si les vers sont courts, la répétition d'un même son est appelée, appréciée ; plus grand déjà l'effort pour le vers de dix ou douze pieds. La tendance alors existe de dédoubler la rime. Dans les chansons populaires, au rythme forcément physique, la rime ou l'assonance forme un repos, sorte de piédestal où pose le pied avant de repartir :

Quand j'étais chez mon père,
  Petite Jeanneton,
J'allais cueillir de l'herbe,
  De l'herbe ou du cresson.

N'est-ce pas ici le mouvement de ronde ? Les vers impairs ont le balancement de la marche, les pairs forment la rime (ou le rythme) du saut. Aussi dans la poésie naïve moderne, fleur subtile de corruption, les rimes sont rapprochées, voire successives dans le même vers :

Quelle est cette langu*eur*
Qui pl*eur*e dans mon c*œur* ? (VERLAINE)

La tendance évidente de la poésie toute moderne est le retour au quinzième siècle, l'âge des 'ouvriers de Rhétorique.' Une plus grande étude des possibilités du mot qu'à cette époque peut à peine se concevoir. Alors la poésie française allait sans doute trouver voie nouvelle, après les nombreux tâtonnements du Moyen-Âge. Il est de mode—chez les faiseurs de traités de versification — de se moquer des rimes couronnées, équivoquées, dues aux Molinet et aux Crétin. Mais, malgré la pauvreté des sujets traités, l'instrument n'était-il pas ainsi perfectionné, adapté à toutes expressions, même les plus complexes? Il y eut alors un triage des mots que charria le Moyen-Âge, non pour leur sens, mais pour leur fonction poétique.

La rime fut lors excessivement riche, et cela est dû probablement à cette pratique spéciale de l'équivoque — qui vaut au moins le calembour en usage chez nos Parnassiens, spécialement dans les odes funambulesques de Théodore de Banville. Ils avaient eu ce pressentiment, ces poètes, que si la rime est propre au français, c'est que l'écho, la suggestion, s'y font plus sentir que dans nulle autre langue.

Dès lors, se contenter d'un seul écho à la fin d'un vers, — tous les autres abolis et sacrifiés — ne serait-ce pas dans une harmonie ne penser qu'à la dominante? Des rapports — dans le langage comme dans la musique — doivent être

établis, et le vers — encadré dans un large rythme — enferme en lui-même des harmonies et des retours : au poète de les graduer.

* * * * * *

Le vers classique, d'abord par les premiers Réformateurs du Bellay et Ronsard (eux, les vrais classiques), avait résolu le problème à sa manière. Il arrêtait le rythme à l'hémistiche, ce qui donnait à l'écho de la rime — déjà faible — un espace moins grand à parcourir. Prenons l'exemple du plus connu et d'un des moins harmonieux vers de Racine :

Oui, je viens dans son templ'. . . adorer l'Éternel ;

tout le vers pivote sur la rime *-nel*, trop mince pour la lourde masse à faire mouvoir ; c'est pourquoi le repos à l'hémistiche était indiqué, nécessaire.

Malgré la gaucherie du procédé, une certaine harmonie — grise — courte il est vrai, haletante, doit être attestée au vers classique. L'hexamètre est une sentence (de juge littéraire), et les tirades tragiques sont une suite d'arrêts, sans lien rythmique ; mais — en la sentence même — régnait l'harmonie.

Quand les Romantiques ont réintroduit l'enjambement, ils ont ôté du coup au vers classique toute raison d'être. La façon à la mode au Théâtre Français (s'il n'est conservateur, à quoi

bon, alors ?) de déclamer les vers tragiques en les joignant, sans s'arrêter à l'hémistiche ni à la rime, démontre — s'il en était besoin — l'absolue incompréhension de la beauté simpliste de la tragédie.

La rime doit exister en français, langue aux sons flexibles, suggestifs ; d'où un tout autre rythme s'impose que ceux jusqu'ici. De nouvelles formes surgiront, résultant de la rime, au contraire du cadre emprunté (pour le sonnet), déterminant le choix.

Avec l'importance agrandie de la rime, désormais seuls, les mots-rimes existent pour la poésie française. Dans les 'Règles de la seconde rhétorique'[1] on dressait 'une regle de moz leonines et plains sonans et esquivoques et presonans'; c'est le clavier dont la poésie moderne devrait tirer de nouveaux sons. Pour le poète, la matière rimante importe seule. Si chaque mot reprend dans ce cas son importance complète, 'exige son plein écho,' la voyelle reforme l'assonance, mais isolée et non plus en monotone répétition comme dans les laisses des Chansons de Geste.

Le fameux sonnet d'*Arthur Raimbaud* — cet initiateur et ce précurseur — est ainsi justifié ; à chaque voyelle couleur et son spéciaux : avec deux gradations concomitantes — couleur suggérée, s'entend.

[1] Bibliothèque Nationale, Mss. Français, 4237.

Au vers moderne une seule syllabe (à la rime) sert de pivot ; c'est elle qui oriente.

Avec l'oreille comme régulatrice, deux rimes de trop sonore réponse abolissent par leur écho les deux vers qu'elles terminent. Il faudrait, au contraire, en admettant l'existence d'une seule rime, que le vers fût 'conducteur' à l'aller et au retour, et que l'écho, en son vol, trouvât des cimes pour se poser. Ces rimes-sommets seraient des assonances voilées, préparant l'oreille au plein éclat de la rime pure.

Ceci pour le côté musical, direct, du vers. Si — au contraire — la pensée est le guide que suit le poète, ces repos seront des suggestions. Telle, au fond, la grande différence entre *Verlaine* et *Mallarmé* : l'un poète d'échos, l'autre de suggestions. L'écho, ou l'assonance, est à l'oreille ce que la suggestion est à la pensée : l'assonance voilée évoque la suggestion, la rime pure provoque la pensée nette.

L'étude si intéressante que Gaston Paris a consacrée dans la 'Revue d'histoire littéraire' à l'*Orientale* d'Hugo montre plus clairement que le petit traité de Banville comment la rime parfaite amène et contraint la comparaison juste :

> Que, vengeant la renégate,
> Ma dague à pomme d'agate
> Ait ta gorge pour fourreau.

Il n'y a pas là, comme l'aurait cru Banville, un

charme magique inhérent à la rime riche ; mais elle force par son intensité même la pensée à se concentrer et surtout à se purifier. L'image vraiment espagnole a dû venir à Hugo resserrée entre ces deux rimes riches, éclatantes comme des lames d'épée.

* * * * * *

Ces rencontres heureuses sont et doivent être rares. Gautier se vantait de la justesse de ses métaphores ' qui se tenaient ' ; mais n'y a-t-il pas dans ce cas une possibilité d'offrir à l'esprit un terme aussi solide que l'objet que l'on veut comparer, amenant par suite une accentuation de la différence ressouvenue ? ' Imager ' l'objet, c'est le but de la poésie, mais en ce cas qu'un écho de sa sonorité, un reflet de sa couleur seuls demeurent (*linger*), et ce sera l'image la plus parente à ces souvenirs qui sera choisie.

Soit un ressouvenir de forêt entrevue, avec son silence engourdi et les bruits légers de feuilles pressentis ; dans la mémoire (*mind's eye*) flotteront des traînées d'ombre et de lumière tamisée sur l'écu du gazon : un contact délicat se révèlera, rappelant l'approche d'un objet de douceur. Presque forcément se dégage l'idée d'une étoffe de velours.

Si — une rivière qui disparaît à un coin de paysage, laissant derrière elle une sensation de fraîcheur et de lumière en coulée : n'est-ce pas

un regard humide sous la bordure penchée des cils pleureurs, roseaux où brille lueur d'eau passante ?

Une métaphore qui se tient : c'est une image fixe qui se dresse contre l'objet même et non son impression. Exemple, une de Gautier :

> Pour que je t'aime, ô mon poète,
> Ne fais pas fuir par trop d'ardeur
> Mon amour, colombe inquiète,
> Au ciel rose de la pudeur.

Transport de l'impalpable au précis et au distinct ; la 'métaphore se tient,' mais éveille le doute, vu son trop de justesse. Si la colombe peut fuir au ciel rose, l'amour ne peut se représenter suivant la même route[1]. La trop longue 'tenue' de l'idée brise la vraisemblance. L'image 'mallarméenne,' toute de suggestion, offre une suite, un prolongement, qui ne gênent ni ne troublent les rapports spirituels par trop de précision :

> Le silence déjà funèbre d'une moire
> Couvre plus que d'un pli seul le mobilier,
> Que doit le tassement du principal pilier
> Précipiter avec le manque de mémoire.

[1] Autre exemple dans *Fortunio* : 'La peau, mate et pulpeuse *comme une feuille de camélia*, semblait plus douce au toucher *que la membrane intérieure d'un œuf* : pour la couleur, *certaines transparences d'ambre* pourraient en donner l'idée.'

Par la qualité immatérielle de l'objet s'opère la fusion de l'image ; la moire avec ses nuances multiples recouvre et cet enveloppement sourd amène l'idée du silence. Plus, en réalité, la métaphore d'origine poétique se rapproche de son point de départ, l'impression, plus vague doit-elle être pour rendre la fluidité de l'image, jeter le pont frêle de la compréhension plastique. Si elle se précise trop, elle se matérialise, et tout objet matériel est trop lourd pour le transport poétique.

* * * * * *

La rime trop exacte, ou rime riche, est comme la comparaison qui se tient. Parti de l'assonance, l'on a abouti — par ce besoin de précision contre lequel doit toujours lutter la poésie — à la correspondance exacte des voyelles et des consonnes dans les deux syllabes. On rendit ainsi plus infidèle l'écho, puisque celui-ci ne peut porter au loin le son dans son intégrité.

L'École parnassienne, dans sa passion pour la rime riche, devait forcément arriver à une banqueroute, car la provision des rimes riches en français est très limitée. Par cette raison même faut-il en user modérément, et pour un effet déterminé. Un poème composé entièrement de rimes riches est comme un tableau où il n'y a que des tons éclatants.

Aussi, de moins en moins, se servira-t-on de la rime riche ; on choisira de préférence celle qui ' suggère ' l'exactitude.

Dans le rythme qui suit la pensée, on passe par une série graduée d'à peu près que vient parfois briser une certitude, comme les flots hésitants avant la vague définitive.

Le grand maître du rêve rythmé, *Stéphane Mallarmé*, admettait cette signature du vers à rime parfaite au bas d'essais volontairement vagues[1].

La rime ne pourrait-elle se concevoir comme l'aboutissant d'assonances de plus en plus fortes et retracer ainsi dans la poésie le travail que fait la pensée avant de se préciser, le rythme avant sa formation? Ces assonances devraient se graduer pour habituer l'oreille et la pensée à la parfaite rime et à l'idée précise. Le système des langues germaniques, l'allitération, peut être introduit, en lui donnant son aboutissant forcé, là où il n'y a pas de quantité : la rime.

Dans un de ses sonnets, *Sainte-Beuve* avait prévu cette possibilité, témoin cette note curieuse qu'il y appose :

' Je prie les personnes qui liront sérieusement ces études, et qui s'occupent encore de la *forme*, de remarquer si, dans quelque vers qui, au premier abord, leur semblerait un peu dur ou négligé, il n'y aurait pas précisément une tentative, une

[1] 'Le fait poétique lui-même consiste à grouper, rapidement, en un certain nombre de traits égaux, pour les ajuster, telles pensées lointaines autrement et éparses, mais qui, cela éclate, riment ensemble.' (*Fragment de lettre.*)

intention d'harmonie particulière par allitération, assonance, etc. ; ressources que notre poésie classique a trop ignorées, et qui peuvent dans certains cas rendre à notre prosodie une sorte d'accent. Ainsi Ovide dans ses *Remèdes d'Amou* :

Vince cupidineas *par*iter, *Par*thasque sagittas.

'Ainsi moi-même dans un des sonnets qui suivent :

J'ai *r*aṣé ẹes *r*ochers que la g*r*âce domine,
So*rr*ente ṃ'a *re*nḍu ṃon ḍoux *r*êve infini.

' Mais c'est en dire assez pour ceux qui doivent entendre, et beaucoup trop pour les autres.'

L'École moderne a compris cette dernière tentative du poète mort jeune, et, qui mieux est, a employé ces moyens d'harmonie plus délicate.

Le procès de la formation de la rime se fait ainsi par degrés réguliers : d'abord, l'allitération, qui façonne l'oreille, l'entraîne à reconnaître la parenté (*Wahlverwandtschaft*) des sons, en même temps que les pensées vagues, se formant, s'enchaînent par ce rapport de suggestion. Puis, le rythme s'établit, et se ' clarifie ' par l'assonance, pendant que les pensées se ' qualifient ' par leur intensité, jusqu'au moment où, lumineuse, unique, la rime apparaît.

* * * * * *

Comment faudrait-il dresser cette échelle de résonnances ? L'harmonie—en prenant ce mot en

son sens musical—n'est pas encore rétablie dans le langage. Il n'est guère pourtant de poète qui n'ait eu la sensation de son existence. Victor Hugo, le plus simpliste des poètes modernes, — avec deux tons, blanc et noir, sur sa palette, de même pour son esprit deux concepts : lumière et ombre, — le poète de la 'Légende des Siècles,' écrit :

Lorsque le régiment des hallebardiers passe,
L'aigle d'Autriche, l'aigle à la serre rapace,
L'aigle d'Autriche dit . . .

L'effet mordant de l'*r* dans le premier vers s'accorde avec Aut*r*iche, se*rr*e, *r*apace, dans le second ; il donne l'impression d'un lourd ébranlement de masse grise, avec les voyelles neutres, assourdies : régi*ment*, hallebar*dier*, où ne sonne que la note dure : *passe*, comme un appel de clairon. Chose curieuse, la première rime, quoique de même nature, est plus faible que la seconde ; l'écho est plus fort que ce qu'il a à répercuter.

Autre exemple, dans *Verlaine* :

Une aube affaiblie
Verse par les champs
La mélancolie
Des soleils couchants.

La rime est irrégulière, plutôt suggestive ; pas une seule syllabe ferme ni résistante ; tout est

neutre, éteint, et les rimes ont des battements étouffés comme des flots pressentis aux clartés crépusculaires.

Si l'on examine la nature des voyelles à la clarté du sonnet d'*Arthur Raimbaud*, on admettra des correspondances. Presque tous les poètes ont pressenti cette vérité. *Hugo* par exemple a été un poète consonnantique. Dans les *Châtiments* le passage :

> Sur le f*r*ont o*r*ageux des noi*r*es batte*r*ies
> La fumée à longs flots *r*oulait

montre combien l'*r* avec sa puissance agrippante l'avait hanté. N'entend-on pas ce fracas à plusieurs détentes, qui renfle, tandis que l'enroulement des pâles voyelles se perd à l'infini ?

Il n'est pas question ' pour les personnes qui doivent entendre ' d'attribuer à chaque voyelle une couleur précise ; *Raimbaud* voulait exposer cette idée que certains sons suggèrent des sensations analogues aux impressions colorées.

Nier cette proposition serait admettre qu'un poète prend arbitrairement les premiers sons ou vocables venus.

Qu'y a-t-il de plus éclatant, de lumière plus vibrante que le fameux rejet : ' Lys ! ' de l'*Après-Midi d'un Faune* !

Ceci d'ailleurs est plutôt une question de tact individuel, et si nous tentons de déterminer cette gradation, nous ne refaisons consciemment que

ce que tous les poètes ont plus ou moins pressenti.

On pourrait dire que l'*A*, son pur et âpre, s'affine vers l'*r*, qui par son contact le durcit. Ainsi, suivant nous, l'on pourrait adoucir ou aiguiser un son par des assonances et des allitérations préparées. L'*a* serait adouci, étendu par *b*; l'*m* l'arrondit et le distingue, le *p* le rétrécit (*aimable, âme, Priape*).

Cette correspondance entre certaines idées et certains sons a été indiquée pour la première fois par H. Schuchardt, ce pionnier des théories rares. Suivant lui, le caractère vil et bas se marque dans certains noms par le son *fl*: Panulphe, maroufle, tartufle.

L'*E* est aminci, fermé et presque éteint par le contact du *t*, déjà relevé par le *d*, étendu, agrandi, ouvert par l'*r*:

Dans ma splendeur première.

(*Après-Midi d'un Faune.*)

I est une de ces voyelles de demi-teinte, surtout utilisables en rime féminine; le son simple est en français dur et désagréable.

O, voyelle neutre, malléable, dépend entièrement de la consonne qui la précède ou la suit. Elle n'est susceptible que d'inflation; l'*r* lui donne une plus grande vigueur, comme une clarte:

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore ?

(CHATEAUBRIAND.)

L'*U*, comme l'*I*, est plus utilisable en rime féminine. *Legouve*, poète, écrivant à *Francisque Sarcey*, autre poète, lui fait part de ses observations sur l'*e* muet, agrémentées, comme toujours chez lui, par une petite histoire :

'Comme vous avez raison, avec *Gréard*, contre *Gaston Paris*. L'*e* muet est une des richesses de notre poésie, soit à la fin des vers, soit au dedans de l'Alexandrin.

'En l'*accentuant* [l'*e* muet !], on donne parfois une force singulière à un mot.

'Je me rappelle qu'un jour causant avec Mademoiselle Rachel . . . (suit l'anecdote.) . . " Vous avez raison," me dit-elle.'

Oui, *Legouvé*, tu avais raison pour le XVIIe siècle, et encore ! En fait, la rime féminine n'est plus sentie, puisqu'elle n'est plus marquée avec l'*e* ; il en est autrement avec l'*i* et l'*u*. L'adjonction de l'*e* n'est pas sans effet de douceur ni d'atténuation de ce que ces deux voyelles ont de trop brutal et de trop criard.

Ceci n'est qu'un tableau, et chacun peut y ajouter ses perceptions personnelles, enrichissant ainsi la langue de nuances et la pensée de rapports et de correspondances plus complexes. Ces quelques données auront servi à montrer com-

ment une nouvelle palette de couleurs, une nouvelle gamme de sons s'offrent au poète. Ces résultats codifiés, le poète aurait un équivalent de ce qu'a été pour le musicien le 'Traité d'Instrumentation' de Berlioz: c'est-à-dire la révélation de toutes les 'possibilités' de l'instrument poétique: ce serait un autre 'Traité de la Seconde Rhétorique,' comme au xve siècle. D'ailleurs, *Voltaire* déjà, écrivant à son Altesse Royale le prince *Frédéric* de Prusse, lui donnait quelques règles pour discerner les mots de la langue française qui appartiennent à la prose de ceux qui sont consacrés à la poésie. 'Les mots uniquement réservés,' écrivait-il à son élève, 'j'entends à la poésie noble, sont en petit nombre: par exemple, on ne dira pas en prose *coursiers* pour chevaux, *diadème* pour couronne, *empire de France* pour royaume de France, *char* pour carrosse, *forfaits* pour crimes, *exploits* pour actions, l'*empyrée* pour le ciel, les *airs* pour l'air, *fastes* pour registres, *naguère* pour depuis peu.'

Ce choix, avec une idée poétique (si possible) et l'inversion, constituait la *poésie noble* au xviiie siècle. On s'est moqué depuis de ces restrictions, et l'école romantique, on le sait, a supprimé ces distinctions entre la noblesse et la roture des mots. Victor Hugo se vantait d'être le Marat de ce quatre-vingt-treize littéraire. Mais si le procédé classique était timoré, il partait pourtant d'un principe vrai. L'erreur était dans le choix des

mots au point de vue de leur signification, tandis que la sélection devait se faire suivant leurs propriétés de rythme et de rime.

Avec *Baudelaire* comme législateur, l'École dite symboliste ou décadente s'occupa la première de rimes inexprimées :

> Ils partaient, marins soucieux
> D'explorer la mer des ténèbres.
> (VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, *Morgane.*)

Ce qu'on a appelé le vers libre n'était au fond que les rythmes de pensée succédant aux rythmes de sons — *Raimbaud* et *Laforgue* furent les initiateurs : l'un chercha l'instrument propre à la reproduction des rythmes, l'autre leur donna une sorte d'atmosphère.

Le public — lui-même — fut frappé du choix qui distinguait cette poésie et des quelques transformations qu'on y faisait subir à la syntaxe. L'expression : 'Oh ! combien !' forme désormais un cliché de journaliste, de même que les théâtres vulgaires ont adopté l'obscurité de Bayreuth : telles sont les traces que laisse dans le monde la pensée créatrice ! Sous la plume de *Verlaine*, inspiré par *Raimbaud*, la syntaxe devenait à la fois plus lâche et plus souple, débarrassée de conjonctions lourdes, partant plus précise, s'adaptant mieux au rythme. Lors du projet de réforme de la syntaxe française, une des grandes objections de l'Académie était le tort que cela ferait

à la poésie du passé ; il n'est pas permis, même à des rapporteurs d'Académie, d'ignorer la transformation que la syntaxe a subie de la part des poètes modernes.

Le cri de guerre de Victor Hugo :

> 'Guerre à la Rhétorique et paix à la syntaxe !'

devrait se retourner aujourd'hui pour être conforme à l'évolution que suit la poésie. Au vocabulaire de se rétrécir, de passer dans le crible du rythme, à la syntaxe de se modifier, afin de répondre à ce que *H. Schuchardt* appelle le 'formbildender Geist,' l'esprit formateur, le rythme de la pensée.

* * * * * *

Ainsi le rythme devient, en résumé, la mesure même de l'écho et de la suggestion. De même que chaque pensée se prolonge dans le cerveau, en raison même de la force de projection de son premier élan, ainsi le rythme — la rime générale — se mesure par la résonnance de la rime.

Quelle sera la rime importante ? Sera-t-elle toujours finale, comme jusqu'ici ? Sans doute, on l'avait placée à la fin du vers, par la simple loi de progression. Tout s'acheminait vers elle, comme un raisonnement se hâte vers sa conclusion. Mais — en musique comme en poésie — c'est le hasard ou plutôt la combinaison de différents mouvements d'origine inconnue jusqu'ici

qui placent et localisent le son principal. Où qu'il soit, c'est suivant lui que doivent s'étager les autres sons, et que doit se régler l'écho.

Ainsi, par un seul déplacement d'axe, les rythmes vont se modifier à l'infini, et, en fait, recouvrir toutes les évolutions de la pensée en formation. — Pour reprendre notre épigraphe, voilà *jusqu'où* ira la rime assagie.

CHARLES BONNIER.

LIVERPOOL,
Décembre 1901.

TABLE

PAGE

POUR EXPLIQUER v

Lamartine :

Chute d'un Ange — huitième Vision . 1

Alfred de Vigny :

Eloa 3

La Bouteille à la Mer 15

La Mort du Loup ; La Maison du Berger 16

Marceline Desbordes-Valmore :

Pardonnez-moi, Seigneur 4

Victor Hugo :

Sacre de la Femme 5

Tristesse d'Olympio 6

Théophile Gautier :

L'Art 7

Théodore de Banville :

La Voie lactée 9

Sainte-Beuve :

Les Rayons jaunes 11

Charles Baudelaire :

L'Invitation au Voyage 13

Leconte de Lisle :

Mort de Valmiki 17

José-Maria de Heredia : PAGE

Les Conquérants de l'Or . . . 18

Stephane Mallarmé :

Le Tombeau d'Edgar Poe . . . 21
Un Cygne d'autrefois 21
L'Après-midi d'un Faune . . . 22

Paul Verlaine :

Art Poétique 22
Bournemouth 23
Un Conte 24

Jules Laforgue :

Au Large 25
Complainte sur certains Ennuis . . 26

Arthur Raimbaud :

Ma Bohême 27
Voyelles 28
Éternité 29

Gustave Kahn :

Voix de l'Heure implacable . . . 30
Mélopées 31

Jean Moréas :

Et j'irai le long 32
Le Gaz pleure 32
L'Investiture 33
Chanson 34
Je naquis au Bord 34
Une jeune Fille parle 35

Marie Krysinska : PAGE

Suites d'Orchestre 35

Édouard Dujardin :

Rondels 37

Francis Vielé-Griffin :

Dernière Chanson 39

Aurore 41

C'était un Soir de Féeries 42

Dans mon Verger de Mai 42

Henri de Régnier :

L'Homme et la Sirène 43

Émile Verhaëren :

Les Usines 45

Le Départ 47

SUR LA RIME 51

Oxford : Horace Hart, Printer to the University

PQ
1165
B65

Bonnier, Charles (ed.)
La lignée des poètes
français au XIXe siècle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY